

## 1914 – Le premier NOËL de la Grande guerre – 2014

### Hommage à deux Chasseurs alpins d'Alsace



*"Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,  
Mais pourvu que ce soit dans une juste guerre."*

Charles Péguy (+ 5 sept. 1914 - Villeroy)

*En ce centenaire de la Grande Guerre et après la commémoration franco-allemande de ce 3 août 2014, au sommet du Vieil-Armand, ou Hartmannswillerkopf, au point le plus élevé de mon village, Hartmannswiller, l'histoire authentique, qui suit, convient parfaitement pour évoquer ce premier Noël de la Grande guerre. Le chroniqueur de cet acte de bravoure, Joseph Bruxer (1880-1965), né dans ce même village, atteste que nombreuses étaient les personnes qui pouvaient en témoigner longtemps après la deuxième guerre mondiale.*

Nous sommes en décembre de la terrible année 1914. Les armes sont fourbies de longue date dans tous les camps, les plans de bataille sont prêts et les esprits des populations sont conditionnés pour la grande épreuve, qui a déjà fait des milliers de morts. Il a suffi en ce début d'été 1914 du prétexte du tragique assassinat de Sarajevo pour que toute l'Europe s'enflamme et que les machines de guerre se mettent en branle.

La ligne de crête des Vosges depuis le début de l'été est devenue un champ de bataille où Allemands et Français s'observent et se livreront des combats meurtriers à l'ombre des sapins séculaires. Au fond de la vallée de Thann, redevenue française dès le mois août, un soldat français au repos sur les arrières français se prépare à un exploit : traverser la montagne et la ligne de démarcation franco-allemande, descendre dans son village natal occupé par les Allemands et participer à la messe de minuit comme organiste ! Puis revenir dans la même nuit, afin de rejoindre la position de combat tenue par son régiment de Chasseurs Alpins, non loin de la ruine du château de Freundstein. Un projet insensé.

Celui qui se préparait à cet exploit s'appelle Marcel Crusot, dont le père, fondateur de métier, avait trouvé à Habschwiller – dénomination alsacienne du village - une épouse, après une vie très mouvementée. Il venait de France et le village de Habschwiller était devenu un havre de paix et de bonheur. De ce père, le jeune Marcel avait reçu le caractère et le talent. Il était particulièrement doué pour la musique et pour le chant. Le vieux maître d'école lui avait appris à jouer de l'orgue de très bonne heure. Dès l'âge de dix ans, il secondait le maître pendant les offices religieux, notamment les dimanches. Son père lui avait aussi transmis ce goût serein de l'aventure, qui

fait palpiter le cœur et vous emmène loin de chez vous sur des chemins inconnus. Si Marcel avait vécu au Moyen-Age, il serait devenu ménestrel, toujours par monts et par vaux. Le maître d'école s'était employé à faire entrer le garçon à l'école normale, comme les instituteurs aimaient le faire pour les meilleurs de leurs élèves. A n'en pas douter, les dons du garçon auraient pu s'épanouir merveilleusement dans ce métier. Malheureusement, il ne put supporter la rigueur de l'internat et s'échappa de l'école durant une nuit en plein brouillard.

Dès mois d'août 1914, les jeunes gens furent mobilisés et incorporés. Mais lorsque les gendarmes allemands, après quelques semaines, vinrent s'enquérir du jeune Marcel à la maison paternelle, le vieux père leur dit la vérité toute simple, en toute candeur. "*Il est parti avec les autres... à la guerre*". Il dévisagea les fonctionnaires de l'empire allemand loyalement et sans timidité. Sans doute Marcel était-il parti avec ses camarades du gymnasium de Guebwiller, d'où il s'était frayé un chemin dans la montagne jusqu'au pays de France, terre de ses aïeux. Depuis tant de décennies, cette province avait été coupée de la Mère-Patrie ; bien des changements s'étaient opérés dans les habitudes et les esprits : les Alsaciens s'étaient résignés à vivre avec les Allemands, mais ils gardaient au fond du cœur une impénétrable nostalgie.

Grâce au ciel, le Dieu miséricordieux épargna à la mère de Marcel, si douce, les chagrins des années de guerre et la rappela en sa demeure peu de temps avant la déclaration de guerre.

Entre temps, la guerre s'était installée et étendue. Les cols des Vosges, puis les vallées jusqu'au débouché dans la vaste plaine d'Alsace, résonnaient des tirs d'artillerie, des mitrailleuses et des grenades. Ce qui n'était qu'un promontoire avancé, couvert de sapins séculaires, au-dessus du petit village de Habschwiller, allait devenir un poste d'observation idéal de toute la plaine d'Alsace jusqu'à Mulhouse, qui semble si proche. Plus loin encore, par-delà la forêt millénaire de la Hardt, le Rhin, roule ses flots d'argent. Le fleuve sacré, cher à Victor Hugo, qui fut conçu dans ces montagnes, hante l'esprit de plus d'un soldat français. Dans le lointain enfin, la Forêt Noire, toute semblable à la montagne d'ici, dont le sombre profil s'illumine le soir au soleil couchant et s'évanouit ensuite dans une forme pâle et violette, comme les crocus à l'automne. Dans la montagne, dans le froid au milieu de sapins altiers, des soldats allaient vivre leur premier Noël, loin de leurs familles ... C'est sur ces pentes que Marcel devra cheminer pour descendre jusqu'au village.

La veille de la fête de Noël s'approche. Le soir même, les armes devraient se taire pour quelques heures. Partie de la vallée, la section des chasseurs alpins dont faisait partie Marcel Crusot avait rejoint son poste avancé tout près de la ruine du Freundstein : un abri fait de rondins à peine équarris. Aucune tranchée, aucune ligne de fer et de barbelés ne séparent

encore les deux armées ; les patrouilles peuvent effectuer des incursions loin en territoire ennemi, et revenir de part et d'autre de la frontière établie au moment de l'annexion, en 1870. Le secteur était provisoirement calme.

Il était déjà midi. De son poste d'observation, soigneusement camouflé par des branches de sapin, Marcel reconnut, malgré le voile de brume couvrant la plaine, quelques-uns des villages blottis au pied de la montagne et des collines du vignoble, les sombres taches de la forêt autour de Mulhouse, les lignes claires des routes et des chemins. Ce qui n'était qu'une idée qui l'assaille soudainement devint brusquement dans la profondeur de son être, une idée fixe, pour tant de raisons : la proximité du village natal, le souvenir des Noël passés et ce désir irrésistible qui devint brûlant et impérieux. Il engendrait dans son âme des transports d'un optimisme inouï, mêlé à des visions fantastiques.

Toute peur fut balayée, un ressort inqualifiable s'empara de Marcel. Plus rien ne pouvait le retenir dans son projet insensé. Ce soir, il chanterait Noël dans son église comme il le faisait depuis tant d'années. Noël est un temps de joie, de bonheur et de paix. Ici nous faisons la guerre !

Quand Marcel fut relevé de son poste de garde et alors qu'il gagnait l'abri, il tomba nez à nez avec son chef, le sergent Xavier Zeller. Celui-ci était originaire du village voisin. Ils se connaissaient depuis l'enfance et se confiaient volontiers l'un à l'autre. Marcel était quelque peu énervé. Ils s'entretenaient longuement. Ce qu'ils s'étaient dit et avaient convenu entre eux ne fût jamais connu. Le sergent, empourpré par les propos, tint à Marcel des paroles pleines de colère :

*" Ce que tu projettes de faire, Marcel, est une folie, absolument mortelle. Tu fantasmes, comme ton vieux père et cela depuis toujours. Vous vivez avec vos idées dans les nuages ... Fais donc ce que tu veux. Je ne sais rien et je ne veux rien savoir. Si l'issue est malheureuse, et il ne peut en être autrement, crois-moi, le malheur fondra sur toi .... "*

A demi-mot encore : *"Demain matin de bonne heure, à 5 heures, nous serons relevés et tu dois être de retour pour cette heure, c'est-à-dire si de l'autre côté ils ne t'ont pas fait prisonnier ou si un "Fritz" ne t'a pas tiré une balle dans la peau. Fais ce que tu veux, comme tu l'entends. Dans tous les cas, bonne chance, et à demain matin, et avant 5 heures, compris ! "*

Il lui serra néanmoins la main et retourna furieux dans l'abri pendant que Marcel le suivait des yeux, sans un mot. Ce dernier resta quelques instants troublé et sans réaction avant de prendre le sentier forestier qui mène à Goldbach, là où d'habitude il passait avec ses camarades pour rejoindre les arrières.

La nuit de Noël s'était installée à Habschwiller comme sur le reste de l'Europe, en proie aux démons de la guerre. Elle faisait rage sur les nouvelles frontières de l'Allemagne, et des empires. Quel sens pouvait avoir

Noël pour ces milliers de combattants éloignés de leur famille ? L'extrême violence rivalisait avec l'extraordinaire message d'amour et de paix dans les églises chrétiennes, Mais chaque peuple, chaque soldat pensait que "*Dieu était avec lui, avec nous - Gott mit uns*". L'amour proclamé en cette nuit n'était qu'un entracte dans la boucherie humaine qui se préparait et qui s'organisait.

Seul le ciel, plein d'étoiles scintillantes comme mille étoiles de Bethléem, se préparait pour une vraie nuit de paix au cours de laquelle le message de la bonne nouvelle serait une fois de plus proclamé aux hommes enchaînés à leur sombre destin. Où sont donc passés les hommes de bonne volonté ? Des villages brûlent dans le Sundgau, au sud de Mulhouse. Des proches montagnes jaillissent des éclairs d'artillerie ; de temps en temps le Vieil Armand s'illumine de sinistres lueurs qui augurent de grands malheurs pour les villages blottis à son pied.

Cependant, toute la paroisse, comme chaque année depuis des décennies, depuis des siècles peut-être, s'est rassemblée à l'église, en cette nuit de Noël. Chacun est accablé par l'épreuve et les menaces qui pèsent sur le village. Tous sont venus chercher auprès de l'Enfant Jésus, consolation, courage et confiance pour les épreuves à venir. Les pensées vont à ceux qui ont déjà dû partir sur le front russe, mais aussi à ceux qui sont partis vers le soleil couchant, vers la terre de France. Il en manque quelques-uns ... Que Dieu les protège !

Dans l'assistance, on remarque quelques soldats et officiers allemands qui sont cantonnés dans le village. La messe de minuit vient de commencer. Aussi, c'est avec peine qu'on aurait remarqué l'un de ces soldats allemands monter précipitamment l'escalier de la tribune d'orgue. D'ailleurs cela fait plus de quarante ans qu'ils contrôlent le village et participent à la vie locale. Il serait mal venu de s'en offusquer. Il portait un vrai manteau de soldat, de couleur "feldgrau". Tout énervé, il se dirige vers le maître d'école en train de jouer et lui chuchote quelques paroles au creux de l'oreille avant de le pousser doucement sur le banc de l'organiste et de lui prendre sa place. Le maître d'école, par-dessus ses lunettes, dévisagea l'assaillant, littéralement subjugué.

- "*Toi ici, Marcel ?*" en alsacien, lui échappa d'une voix chuchotante, très ému par cette divine présence. Mais déjà les mains de Marcel caressaient les touches du clavier, avec un naturel déroutant. Le maître avait cédé devant l'élève en toute confiance et sans la moindre anicroche.

Si dans cette petite église, l'ange du Seigneur, comme jadis dans la campagne de Bethléem, venait à proclamer aux bergers : "Ne craignez rien ! Je vous annonce une grande nouvelle... Marcel est parmi vous en chair et en os", il n'aurait pas pu surprendre autrement cette fervente assemblée.

Personne dans son entourage ne savait rien de sa venue, encore moins de sa présence en cette nuit de Noël, aux commandes de l'orgue. Chacun avait cependant une sensation bizarre avant de s'interroger ainsi : qui peut bien jouer de l'orgue ? Ce n'est pas le maître d'école ! Ce ne sont pas les mêmes accords, ce n'est pas sa façon de jouer de l'orgue. Enfin ces airs et ces mélodies, que personne n'avait plus entendu sourdre des tuyaux depuis quelques mois !

" *Marcel est là ! Oui, c'est lui !* " C'est ce qui se chuchotait à mi-voix d'un banc à l'autre, des rangées des garçons et des hommes jusqu'à l'autre côté, dans les bancs des filles et des femmes. Tous dressèrent leur tête vers le haut de la tribune des choristes. Même les servants de messe sortirent de leur mutisme pour jeter un coup d'œil furtif vers l'orgue. Et lorsque Monsieur le Curé se retourna vers les fidèles au moment du "*Dominus vobiscum*", il prolongea de quelques instants son imploration, en dirigeant plus particulièrement son regard vers les hauteurs de l'orgue. Il venait de reprendre sa position face à l'autel quand une admirable cantate de Noël, pleine d'émotion, jaillit sous les mains expertes de Marcel.

Comme détaché de ce monde, la tête relevée comme un voyant scrutant l'au-delà et l'intemporel, le regard ardent, Marcel laissait glisser ses doigts sur les touches de l'instrument. Les figures musicales s'enchaînaient sans répit, pour atteindre les fidèles au plus profond d'eux-mêmes, tantôt suppliantes, tantôt nostalgiques comme les chants du temps de l'Avent, puis joyeuses avec un choral de Noël de Bach. Comme si le ciel s'entrouvrait dans le cœur de chacun au plus profond de sa pauvre chair, toutes origines confondues.

Pendant l'offertoire, oubliant les contingences de ce monde, il entonna de son admirable voix de baryton, l'aria du poète provençal, Adolphe Adam, qu'il avait l'habitude de chanter à Noël. Cet air populaire était chanté en Alsace avant que les cantiques germaniques ne prennent l'avantage.

*" C'est l'heure solennelle  
Où l'Homme Dieu descendit jusqu'à nous.  
Le monde entier tressaille d'espérance  
A cette nuit qui lui donne un Sauveur .... "*

Cette entrée martiale et cet appel du Sauveur secouèrent toute l'assemblée et la firent sortir de sa pieuse méditation. Un enthousiasme contenu courait parmi les fidèles. Et lorsque le chantre, d'une voix puissante, aidé du plein jeu de l'orgue, entama le refrain :

*" Noël ! Noël !  
Chantons le Rédempteur ... "*

Tous les auditeurs sont saisis, les jeunes comme les plus vieux, insensibles aux éclairs des tirs d'artillerie qui de temps en temps frappent les vitraux dans la nuit. Tous chantent à l'unisson les vers de la fin :

" Noël ! Noël !  
*Chantons le Rédempteur "*.

Même la présence de soldats allemands sur les bancs au fond de l'église était sans effet. Le refrain comme un air incantatoire, emplît la nef, monta dans le chœur et se répandit au-dehors jusqu'aux extrémités de la nuit étoilée.

L'office de ce matin de Noël touchait déjà à sa fin. Après l' « *Ite missa est* », Marcel fit résonner les premiers accords de l'air de Noël par excellence, que toute la Rhénanie, de Constance à Cologne, aime chanter en cette nuit au bord de la crèche. Marcel, d'une voix douce et intime, entonna :

" *Stille Nacht ! Heil'ge Nacht !  
 Alles schläft ; einsam wacht  
 Nur das traute hoch heilige Paar ...* "

De tous les fidèles, chacun ostensiblement ou timidement mêlait sa voix à la douce joie de la crèche jusqu'à ce que les cloches annoncent la bonne nouvelle aux alentours, dans la campagne hivernale. *Dieu parmi nous !* Pourquoi donc ce qui est dit ne se réalise-t-il pas ? Pourquoi la guerre va-t-elle reprendre ? Plus d'un adulte, homme ou femme, était remué par ce premier Noël de guerre ; des larmes discrètes coulaient sur les joues rougies des plus anciens du village. Seppi, le grand-père de l'auteur, pensait à son frère, Géni, parti avec d'autres se battre en Russie. Il imaginait déjà ce qui attendait les habitants du village si les Allemands décidaient de l'évacuer. Le laisseraient-ils partir en Suisse, avec ses trois enfants, chez Theresa, sa sœur ? Rien n'était plus sûr ! Quant à ses deux autres frères, Jacobi et Baptissi, qui avaient émigré à Paris, quand donc les reverrait-il ? Le village fut effectivement évacué par les Allemands par chemin de fer après le Nouvel An 1915 vers le Nord de l'Alsace ...

De mémoire d'homme, ce modeste village d'Alsace n'a jamais vécu un Noël aussi intense. Mais qui aurait pu se douter dans quelles circonstances, insensées, Marcel a réussi à venir jusqu'à Habschwiller pour célébrer cette inoubliable messe de minuit ?

La maison qu'habitait le père de Marcel se trouvait près du pâturage communal, là où le torrent sort de la forêt. Peu avant minuit, Marcel y avait fait une petite halte. Il eut à peine le temps de saluer son père, effrayé par cet arrivant inattendu, obligé de venir s'essuyer son visage et ses mains lacérées par les ronces et nettoyer un peu sa gabardine allemande. Aux nombreuses interrogations d'un père stupéfait, Marcel répondait : " *Tout à l'heure, père, tout à l'heure ... C'est l'heure de la messe de minuit, je dois jouer à l'orgue ! Après la messe, je te dirai tout ! ...* "

La messe de minuit est bien finie et il est plus d'une heure et demie du matin. Père et fils se retrouvent à la maison, assis l'un en face de l'autre dans la salle à manger dont les volets restent bien clos. Un petit verre de

kirsch les accompagne et Marcel se redonne des forces en dévorant du pain et de la viande fumée. Il raconte au père les multiples détails de son extraordinaire entreprise, les dangers et les détours qu'il a dû affronter pour descendre du Freundstein jusqu'à la vallée, en passant près du sanctuaire millénaire de Thierenbach, dédié à Notre-Dame de l'Espérance, sans tomber sur une patrouille ennemie. Dieu soit loué !

Tout près du village, néanmoins, il devait rencontrer un groupe de travailleurs allemands qui se rendaient aussi en direction du village. Camouflé par son manteau de soldat allemand, il a pu suivre le groupe en lambinant un peu et atteindre le village en même temps qu'eux.

Le vieux père Crusot ne comprenait pas tout ce que son fils Marcel lui racontait. Il pensait tout de suite à sa femme, la mère de Marcel. Heureusement que Dieu lui avait épargné cette nouvelle épreuve, après tant d'aventures et d'actes téméraires de leur fils ; son cœur n'aurait pas supporté le choc de cette initiative hors du commun. Quel enfant terrible !

- *"Père, il est deux heures ; je dois reprendre la route si je veux arriver là-haut à quatre heures et demie "*.

- *"Faut-il absolument que tu partes encore cette nuit ? "*

- *"Je l'ai promis, père."* Il enfila la gabardine et remonta le col bien haut.

- *"Tiens, fils, mets ce flacon de kirsch dans une poche ... Cela te réchauffera lorsque tu auras froid ! "*

- *"Adieu, père... Reste en bonne santé jusqu'à mon retour... Pense que la guerre sera terminée vers Pâques ! "*

Sur le pas de la porte de la maison, tous deux furent saisis de frayeur : le temps avait brusquement changé comme il arrive souvent en cette fin d'année. Les étoiles avaient disparu du ciel, tout était assombri. Poussés par un vent du sud-ouest, par où arrive le mauvais temps, des tourbillons de neige s'abattirent sur les deux veilleurs.

- *"Au nom du ciel, mon fils, tu ne peux pas partir par un temps pareil ! "*

- *"Je le dois, père. Ce n'est pas bien grave. J'y arriverai. Adieu, père ! "*

Lorsque la silhouette sombre se perdit après quelques pas sur le chemin de la forêt, dans la neige virevoltante, un pressentiment indicible envahit le vieil homme. Pris dans le vertige et le doute de ce sentiment oppressant, il se mit à crier, comme touché à mort : *"Marcel ! Marcel ! Reviens ... Marcel ! Marcel ! "* Mais son cri se perdit désespérément dans la tourmente de neige.

Marcel Crusot ne revint pas ... Ni plus tard, ni jamais.

A quelques jours du printemps de cette même année, des soldats allemands en charge de l'édification de nouveaux retranchements, car la

bataille des Vosges s'était à présent concentrée sur le "HWK", le sigle pour désigner la montagne sanglante, découvrent le cadavre gelé d'un soldat français portant une capote allemande. Il fût enterré dans la forêt, non loin de la ligne de démarcation. Comme la dépouille ne portait pas de papiers, ils portèrent l'inscription suivante sur la petite croix de bois: " *Un soldat français inconnu - 1.3.1915* ".

Que devint le père Crusot ? Personne ne le sut jamais, car il n'avait pas de proches qui auraient pu se soucier de lui. On imagine qu'il est mort en Allemagne, loin de ses racines, sans avoir rien su du destin tragique de son fils. Même son chef et ami, le sergent Zeller Xavier qui aurait pu donner quelques détails supplémentaires, tomba dans les combats des Vosges, près du Petit Ballon.

Il nous est loisible d'imaginer les retrouvailles célestes du vieux Crusot lorsqu'il aperçoit sa femme sur le seuil du paradis.

- "*J'ai pensé à toi, femme, notre Marcel ...* » Et de lui raconter la merveilleuse histoire de cette extraordinaire messe de minuit. Et elle, souriante et bienheureuse, les larmes aux yeux, de lui apprendre : "*Tu sais, Marcel fut toujours un garçon admirable... Je l'ai toujours pensé. Au fait, sais-tu qu'il est ici-même depuis longtemps ?* "

*« Quand ils s'avanceront dans cette solitude,  
Mal réaccoutumés à marcher pas à pas,  
Quand ils s'avanceront vers un dernier trépas,  
Ou vers le premier jour d'une béatitude. »*

Charles Péguy (La résurrection des corps)



***Joyeux Noël ! Bonne Année !!***

***+++ 19\*15/2\*015 ...***

*\*15/2\** : le Régiment des « *Diables Rouges* » qui s'illustra particulièrement au Vieil Armand ...

Georges Glaentzlin – 14 décembre 2014 – Ste Odile